



LES RÉVOLUTIONNAIRES DE GRÈCE NOUS DONNENT UNE LEÇON

**LES RÉVOLUTIONNAIRES DE GRÈCE NOUS
DONNENT UNE LEÇON** Page 1

**LA RÉVOLTE NE CESSE DE GRONDER AU
COEUR DES MÉTROPOLES!** Page 2

**INSURRECTION OU GUERRE POPULAIRE
PROLONGÉE! A LA LUMIÈRE DE LA
RÉVOLTE GRECQUE** Page 3

**NÉPAL: LE PRACHANDISME ENTRE
IMPLOSION ET APOLOGIE DE LA CORÉE DU
NORD** Page 5

**CRISE DU CAPITALISME ET INTENSIFICATION
DE LA PRODUCTIVITÉ: LE RÔLE DES
ANIMAUX DANS LA CHUTE TENDANCIELLE
DU TAUX DE PROFIT** Page 6

CLAUSEWITZ OU MAO ZEDONG! Page 10

**URC (MLM) DU CHILI: L'«HOMME
NOUVEAU» ET LE RÔLE DE L'INDIVIDU
DANS L'HISTOIRE** Page 12

Ce qui se passe en Grèce est un exemple de révolte, tant sur le plan moral que politique. C'est une démonstration de l'affirmation de l'identité révolutionnaire. Un policier exécute un jeune révolutionnaire, un anarchiste? Le peuple répond, les camarades répondent, dans la rue.

Dans la rue et pas dans les mots. En France, la révolte est considérée comme une affaire de littérature, et la violence révolutionnaire est verbale, esthétique, symbolique. Ce qui se passe en Grèce est donc une leçon, c'est la démonstration que le syndicalisme, le légalisme gangrèment l'extrême-gauche en France.

Les trotskystes font en France 10% des voix aux élections, les anarchistes sont des milliers et ont même un syndicat, et que se passe-t-il? Le peuple est-il en ébullition? Non, il ne l'est pas.

La contradiction saute aux yeux. La misère s'étend, l'oppression est de plus en plus brutale, l'exploitation brutale, mais le peuple est seul, abandonné par l'extrême-gauche. L'assassinat d'Alexandros Grigoropoulos, qui oserait dire à l'extrême-gauche que d'une manière ou d'une autre, il n'a pas de multiples et brutaux équivalents en France?

Mais ces morts sont anonymes, elles sont des «faits divers». L'extrême-gauche ne s'y intéresse pas, se complaisant, coupée du peuple, dans le confort de la petite-bourgeoisie, faisant par là même objectivement le jeu de la démagogie pseudo révolutionnaire du fascisme.

Le temps est venu de changer cela. Il faut que l'autonomie prolétaire naisse. Il en est assez que la France soit le pays de la «révolte» esthétique, intellectuelle, syndicale, philosophique, littéraire... ! Il est temps que le mot d'ordre se diffuse et se concrétise: servir le peuple! ■

La révolte ne cesse de gronder au coeur des métropoles!

Le mouvement populaire de la jeunesse grecque de décembre 2008 fait écho à la révolte des banlieues françaises de l'automne 2005! Dans l'Europe entière, dans le monde entier, les jeunes prolétaires, habités par la haine de classe, se reconnaissent dans ce qui doit être considéré comme une juste rage contre l'ordre pourri du capitalisme.

En France, les opportunistes de tous poils n'ont pas manqué de se manifester pour faire sentir une nouvelle fois le souffle fétide de la contre-révolution. Ces « savants » bourgeois ressortent leur habituel vocabulaire soporifique : ils « comprennent » les « revendications », ils « analysent » les « raisons profondes » de « la colère », ils « se penchent » avec condescendance sur « le malaise des jeunes »...

Il faut dire que la Grèce, c'est suffisamment loin pour diluer la rage du prolétariat dans la soupe imbuvable du parlementarisme bourgeois. « Le gouvernement grec doit démissionner » ; « la Grèce est gangrenée par la corruption » ; « les réformes s'imposent pour lutter contre le chômage des jeunes » récitent en chœur tous les légalistes et avatars de la social-démocratie.

Mais quand la tempête de la révolte prolétaire souffle en bas de chez eux, les tenants

de l'ordre établi se réfugient illico sous les tables. Ainsi quand les banlieues s'embrasaient dans toute la France à l'automne 2005, tous ces défenseurs du capitalisme se planquaient derrière les flics ! Leurs masques de « démocrates » tranquilles tombaient tout à coup et, gagnés par la peur ancestrale du peuple en mouvement, ils réclamaient à l'unisson l'intervention d'urgence de l'Etat ! Les trotskistes rejoignaient les vendeurs de soupe cachés sous la table, gémissaient avec eux des appels au calme et aux élections, révélant ainsi leur véritable visage d'opportunistes contre-révolutionnaires.

A côté de cela, on a droit au cortège des rebelles « anti-système », tout aussi opportunistes... et pour cause, en retard sur l'idéologie, sur les questions d'organisation, sur leur époque, ils n'ont qu'une seule possibilité pour exister: récupérer avec avidité tous les mouvements populaires où ils croient voir la manifestation de leurs fantasmes petit-bourgeois d'insurrection. « Insurrection », voilà le mot fétiche de leur obsession. L'insurrection est le feu de paille de ceux qui prient pour un prétendu « grand soir », se pâment d'une fausse joie avant de repartir hiberner jusqu'au prochain coup de

semonce des masses qui leur rappelle qu'ils sont irrémédiablement condamnés à être en retard sur l'histoire. Au contraire, les communistes marxistes-léninistes-maoïstes, n'allument pas des feux de paille sans lendemain, ils entretiennent la flamme révolutionnaire pour qu'elle ne s'éteigne jamais car il suffit d'une étincelle pour mettre le feu à toute la plaine ! Les marxistes-léninistes-maoïstes savent bien que les révoltes de 2008 en Grèce ou celles de l'automne 2005 en France sont des étapes de la guerre populaire prolongée qui mènent inéluctablement au communisme..

Les prolétaires veulent la révolution, car c'est le seul moyen de se libérer de leurs chaînes. Mais pour y parvenir, il faut un Parti solide, aux principes inflexibles comme l'acier. Un Parti sûr de sa force. Un Parti qui ose affronter la bourgeoisie et ses flics, parce qu'il est porté par le sens de l'histoire, porté par une idéologie d'avant-garde, porté par les masses, un Parti qui soit l'expression assumée du besoin de communisme de notre époque!.

« Seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde peut remplir le rôle de combattant d'avant-garde » (Lénine, Que faire ?). ■



page 2



Insurrection ou guerre populaire prolongée? A la lumière de la révolte Grecque

Il y a deux manières d'aborder les événements qui se déroulent en Grèce.

Soit on considère cela comme une partie d'un tout, et on inscrit cette révolte dans une lutte prolongée, sur le long terme, soit on voit cela d'une manière isolée, anti-dialectique, comme étant une simple émeute, voire une tentative d'insurrection, donc dans ce cas comme un échec.

Les marxistes-léninistes-maoïstes sont bien évidemment partisans de l'analyse dialectique. Cette révolte de la jeunesse grecque ne peut s'inscrire que dans un processus prolongée, comme ce fut le cas des révoltes d'octobre / novembre 2005 en France.

Pour ce qui est des «insurrectionnalistes» par contre, tel n'est pas le cas, et il y a même encore deux approches différentes. Il y a d'un côté ceux qui vont être partisans de la lutte armée, de l'émeute dès que possible, mais sans jamais faire la connection entre les actions. Il n'y a aucune autre perspective à long terme qu'une émeute qui tournerait, comme par magie, à la révolution. Ce sont dans ce cas essentiellement des anarchistes.

Et il y a ceux, les prétendus «marxistes-léninistes» en particulier, qui attendent le «grand soir», accompagné bien souvent de la célèbre «grève générale». Il s'agirait donc d'accumuler un maximum de force en attendant la révolution. Ces deux visions sont bien entendu totalement anti-matérialiste et anti-dialectique, donc erronées.

Pour le premier cas, plusieurs problèmes se posent. En effet, chaque révolte est vue indifféremment des autres, sans lien entre elles. Et bien, souvent ces luttes ne sont qu'un prétexte à l'émeute, sans aucun contenu, aucune revendication derrière. Nombreuses sont les luttes du peuple voyant arrivé leur lot d'insurrectionnalistes sortis d'on ne sait où. Mais le problème n'est pas du tout l'affrontement révolutionnaire, comme beaucoup de révisionnistes le prétendent en criant aux «provocateurs gauchistes» ou aux «casseurs» à la moindre vitrine qui saute, aux premiers cocktails qui volent. Non le souci est qu'il faut être au service du peuple, par conséquent au coeur du peuple. Or ces insurrectionnalistes sont bien souvent coupés des masses, vivent entre eux et bien souvent uniquement pour eux, pour l'esthétique, pour la

«pose».

On a pu récemment en avoir un exemple avec le Comité Invisible. Cette conception, qui considèrent qu'une action armée en appel spontanément une autre, créant ainsi un effet boule de neige jusqu'à la révolution.

Une telle conception nie à la fois toute analyse de la situation objective, mais elle est également à l'opposé de la conception qui veut que ce soit les masses qui soient le véritable moteur de l'histoire, c'est une position militariste.

Or Mao Zedong nous apprend que :

«La guerre révolutionnaire, c'est la guerre des masses populaires; on ne peut la faire qu'en mobilisant les masses, qu'en s'appuyant sur elle.»

«Les masses sont les véritables héros, alors que nous-même, sommes souvent d'une naïveté ridicule. Faute de comprendre cela, il nous sera impossible d'acquérir les connaissances même les plus élémentaires.»

Un autre point de divergence concerne la stratégie de la guerre populaire en elle-même. En effet, contrairement aux insurrectionnalistes, pour nous marxistes-léninistes-maoïstes la révolution ne viendra pas en premier lieu du coeur des métropoles impérialistes. Qu'il y ait des révoltes est inévitable.

Mais les bases rouges se situeront bien plutôt à la fois dans les campagnes, dans les banlieues et les zones rurales, où la guerre du peuple a d'ailleurs bel et bien commencé. C'est dans ces zones que le besoin de communisme est le plus pressant pour les masses prolétariennes. Mais là ne s'arrête pas les erreurs des insurrectionnalistes. En France les partisans de cette conception étant quasi uniquement des anarchistes, la question du Parti est bien entendu immédiatement écarté. Or, le Parti est une obligation pour assumer et développer la guerre populaire prolongée. Il est l'outil essentiel à la discipline, à la démocratie, et à l'organisation dans la durée. Sans un Parti fort, doté d'un organe de communication avec une ligne politique claire, eh bien une fois la tension retombée, les militants disparaissent et laissent la voie ouverte à la social-démocratie pour récupérer et vider le mouvement de tout son contenu. Et le découragement survient souvent à ce moment là.

C'est bien ce qui risque de se passer en Grèce.

En revanche s'il y a un Parti derrière, un Parti dont chaque activiste serait dans les masses comme « un poisson dans l'eau », qui assumerait la conception voulant que le chemin soit sinueux mais que la route soit lumineuse, un Parti qui s'adapte à chaque situation concrète selon les principes de défense stratégique, d'équilibre stratégique et d'offensive stratégique, alors dans ce cas le peuple ne se découragera pas, il continuera à résister et à se révolter tout en sachant dans quelle direction se diriger.

Lénine résume parfaitement l'importance de la ligne de masse et du Parti d'avant-garde : «Une des plus grandes erreurs des communistes (comme généralement de tous les révolutionnaires qui ont accompli victorieusement le début d'un grande révolution), c'est l'idée qu'une révolution peut-être faite par les révolutionnaires seuls.

Au contraire, tout travail révolutionnaire sérieux nécessite, pour son succès, la compréhension et la traduction en actes de l'idée que les révolutionnaires sont seulement capables de jouer le rôle d'avant-garde de la classe vraiment dynamique et avancée.

Une avant-garde ne remplit sa tâche d'avant garde qu'en se montrant capable d'éviter le divorce d'avec les masses qu'elle mène et quand elle est vraiment capable de mener toute la masse en avant.

Sans une alliance avec les non-communistes dans les domaines les plus divers, il ne peut être question d'une oeuvre constructive communiste couronnée de succès.» (Lénine, Sur la signification du matérialisme militant)

En ce qui concerne les défenseurs d'un idéaliste Grand soir, le problème est tout autre. Dans ce cas en effet, toute révolte du peuple est totalement niée. Il faut attendre, attendre, et attendre, et accumuler des forces. Mais comment nier que la révolution est déjà en marche et qu'elle s'inscrit dans un processus à long terme, la guerre populaire? Comme ne pas voir les multiples révoltes du peuples, les émeutes dans les quartiers populaires, les sabotages, les séquestrations de patrons sur les lieux de travail... Pour nier tout ceci, ils en viennent inévitablement à définir ces justes révoltes du peuple comme étant l'acte d'une infime minorité de «casseurs», de «provocateurs», de «gauchistes», de «terroristes», voire parfois comme étant organisé par l'Etat lui même pour décrédibiliser un mouvement.

Cette ligne est révolutionnaire en paroles, mais en réalité contre-révolutionnaire, elle consiste

en une trahison pure et simple et se retrouve donc partout, c'est entre autres le cas en Grèce, où justement les grands pourfendeur de la grève générale ont accusé les autorités d'Athènes d'avoir consciemment laissé pénétrer un groupe de «casseur» dans le centre ville pour discréditer le mouvement.

Nous, marxistes-léninistes-maoïstes, allons dans le sens contraire de ces traîtres, nous assumons les enseignements de Lénine, qui disait fort justement: «Un marxiste ne peut considérer d'une façon générale comme anormale et démoralisante la guerre civile, ou bien la guerre de partisans qui est une de ses formes. Le marxiste se tient sur le terrain de la lutte de classes, et non de la paix sociale.

Dans certaines périodes de crises aiguës, économiques ou politiques, la lutte de classes aboutit dans son développement à une véritable guerre civile, c'est-à-dire à une lutte armée entre deux parties de la population.

En de telles périodes, le marxiste a l'obligation de se placer au point de vue de la guerre civile. Tout condamnation morale de celle-ci est absolument inadmissible du point de vue du marxisme.

A une époque de guerre civile, l'idéal du parti du prolétariat est un parti combattant. C'est absolument indéniable.» (Lénine, la guerre de partisans)

Les deux conceptions de l'insurrection, du grand soir, dont nous avons parlé, sont donc très différentes. Mais elle se retrouve en un point : le mépris du peuple. Dans les deux cas, le rôle central des masses dans l'histoire est purement et simplement nié ! La révolution serait lancé de l'extérieur du peuple, elle serait le fait soit d'un Parti éclairé, soit d'un groupe militariste. Telle n'est pas la conception marxiste-léniniste-maoïste, qui affirme que le peuple, le peuple seul, est le créateur de l'histoire universelle. ■



Népal: le prachandisme entre implosion et apologie de la Corée du Nord

Parmi les maoïstes dans le monde, les maoïstes de France ont été les premiers à critiquer Prachanda et les orientations des maoïstes au Népal. Aujourd'hui, on peut voir à quel point la critique faite alors s'est avérée totalement juste. Cette critique n'est d'ailleurs plus la seule: au sein des organisations maoïstes de par le monde, les critiques faites à Prachanda s'accumulent: Colombie, Chili, Inde, Pérou, Iran...

Mais également au Népal même. En fait, le prachandisme a tellement continué sur sa lancée qu'il s'est divisé en deux, avec d'un côté ceux qui s'en tiennent à la ligne prachandiste d'il y a deux ans, du moment des accords de paix, et de l'autre ceux qui veulent aller encore plus loin dans le renoncement.

Il ne s'agit naturellement nullement d'une lutte entre deux lignes au sein du Parti Communiste du Népal (« maoïste »). Il s'agit simplement de contradictions au sein d'un projet littéralement catastrophique: celui d'une « république » du socialisme du 21^{ème} siècle. Il suffit d'ailleurs de voir les projets mis en avant par les uns et les autres pour voir à quel point le tout revient au même. En effet, le prachandisme n'est remis en cause par aucune des deux « tendances ». Les accords de paix ne sont pas remis en cause. Le débat porte sur la tactique à mener, pas sur la stratégie. Et naturellement, ce débat sur la tactique est travesti en débat sur la « stratégie », chacun se donnant un rôle d'avant-garde, etc.

Regardons précisément ce qu'il en est, et pour cela partons des positions mises en avant par les deux principaux représentants des deux courants qui se sont développés au sein du prachandisme. Le premier courant est porté par Prachanda lui-même, ainsi que par Bhattarai, le second l'est par Kiran et Biplab.

Prachanda, qui dirige le Parti et est premier ministre du Népal, considère que « pour l'instant » il faut en rester à la « république démocratique », et que ce n'est que plus tard qu'on pourra avancer vers la « république populaire ». Pour justifier cela, Prachanda met en avant la situation internationale qui n'est pas assez favorable et la nécessité de synthétiser les « acquis » idéologiques de la république démocratique. Il est évident que ces « acquis » lui permettront de balancer par-dessus bord le maoïsme; sont déjà prévus un projet de fusion avec les anciens révisionnistes et l'abandon du mot « maoïste. »

Kiran et Biplab représentent eux le courant opposé à cette nouvelle démarche de Prachanda; eux s'en tiennent à la ligne de Prachanda d'il y a deux ans. Les « opposants » à Prachanda affirment que le projet de « république démocratique » n'était que « tactique » et qu'il s'agit d'aller plus loin. Seulement leur ligne est totalement délirante et part du principe que l'Etat est un « outil » neutre. Selon Kiran et Biplab, s'il est vrai que le PCN

(«M») a atteint la superstructure politique, tout le reste correspond encore à l'ordre ancien (l'économie, l'armée, l'administration, les lois, etc.).

C'est-à-dire que leur ligne est très exactement la même que celle qui en France, au sein du Parti Communiste d'après 1945, expliquait qu'il faut aller « plus loin », sans pour autant rompre avec les fondements du thorzisme consistant en la participation à l'Etat bourgeois. Kiran et Biplab prônent donc l'insurrection pour permettre d'aller « plus loin ». Ils ne remettent nullement en cause la participation au gouvernement, mais considèrent celle-ci comme « secondaire. » Leur ligne est en fait une ligne blanquiste, et d'ailleurs la stratégie n'est plus la guerre populaire, mais « l'insurrection. »

Pour cette raison, la ligne de Prachanda n'est selon eux pas « révisionniste », mais « réformiste », alors que la leur serait réellement « révolutionnaire. » On voit dans quel bourbier on est tombé au Népal.

Dans une même logique, dans l'organe du PCN (« maoïste »), on trouve l'apologie... du régime fasciste de la Corée du Nord! Les marxistes-léninistes-maoïstes n'ont jamais considéré le régime nord-coréen comme « socialiste », mais bien comme un régime ultra-nationaliste et bureaucratique (vendu au social-impérialisme russe et à la Chine fasciste).

D'ailleurs le régime nord-coréen se revendique du « Juché » et a balancé par dessus bord depuis longtemps le matérialisme dialectique et historique, le socialisme, le communisme. Et voilà qu'on peut lire le compte-rendu d'un voyage des responsables « maoïstes » népalais: « nous avons trouvé une République Populaire de Corée prospère et largement connectée au monde. » (Article « L'idéologie du Juché mène au socialisme »).

On peut lire que « Kim Il Sung a développé l'idéologie du Juché comme une contribution unique au mouvement communiste international. » Quand on sait que le Juché est une idéologie ultra-nationaliste expliquant que la nature s'est « arrêtée » à la naissance du « grand leader », on voit où sont tombés les pseudos « maoïstes » népalais, qui font dans l'article une apologie complète de Kim Il Sung!

Voilà la réalité du PCN (« maoïste »), qui n'est plus qu'une organisation en train d'imploser, se transformant définitivement en une composante du régime réactionnaire, avec en son sein une composante « contestataire » totalement dépassée par les événements et incapable de voir que le problème réside dans le prachandisme lui-même. ■

Crise du capitalisme et intensification de la productivité: le rôle des animaux dans la chute tendancielle du taux de profit

La crise générale du capitalisme est aujourd'hui visible, il n'est aujourd'hui plus aucun aspect du capitalisme qui n'ait été ébranlé par la crise financière. Pourtant, pendant des années les sociaux-démocrates du parti socialiste et les révisionnistes du parti « communiste » français ont réussi à paralyser les luttes de masses et à casser toute pensée stratégique. Battant en brèche les thèses de Marx, sociaux-démocrates et révisionnistes disaient: regardez, pour l'instant le capitalisme est toujours là, le temps des crises est fini, la bourgeoisie est devenue intelligente, le capitalisme sait toujours s'adapter, il mute, il change, etc. Ces analyses ont bien évidemment été reprises à leur compte par les trotskistes – dont le fond des thèses a toujours été que le capitalisme serait « trop fort »- et ont contaminé l'anarchisme qui n'a jamais eu d'analyse scientifique de la société et encore moins de l'économie.

Aujourd'hui, alors que s'ouvre une nouvelle époque, il est largement temps de comprendre pourquoi a existé une période de stabilité relative du capitalisme. Cela n'excuse évidemment en rien les stratégies soit disant révolutionnaires qui dans cette période là ont mis en avant un travail politique en tablant sur une très longue période de stabilité, sans prendre en compte que la crise arriverait inévitablement. La conception même d'un grand syndicat anarchiste par exemple, proposition stratégique qui au eu un certain succès durant les années 1990 alors même que le capitalisme avait déjà largement entamé sa dégenescence, étant condamnée dès le départ.

Mais qu'est-ce qui fait que le capitalisme a pu disposer d'une large période de stabilité relative? Tout d'abord, nous devons voir que même au sein de cette stabilité, ce n'est que pendant ce que les historiens bourgeois appellent les 30 glorieuses (les années 1945-1975) que cette stabilité a été réelle. Cette période de trente années suivant 1945 a été marquée par la reconstruction des pays de l'ouest européen après l'affrontement impérialiste de 1939-1945, mais également par des avancées technologiques redynamisant le capitalisme, que les historiens bourgeois appellent sous le nom de « société de consommation. »

A ce niveau, le mouvement de mai 1968 apparaît également comme un mouvement culturel au sein des superstructures pour suivre la modernisation du capitalisme, en plus d'être aussi en partie un réel

mouvement ouvrier (en pleine expansion) en confrontation avec le mode de production. On remarque également que depuis une dizaine d'années l'informatique joue un grand rôle dans la modernisation du capitalisme; là aussi cela s'accompagne d'une évolution culturelle, avec également au sein de celle-ci une radicalité petite-bourgeoise intellectuelle passant par l'informatique.

Mais il est également un autre facteur de réimpulsion du capitalisme, un facteur de modernisation très profond et se déroulant au sein même de l'appareil productif. Quelle a été cette modernisation? Comprenons d'abord que la modernisation consiste en des modifications technologiques, qui jouent en sur le travail, en permettant une augmentation de la productivité . Ce jeu sur la productivité ne peut pas empêcher à terme la crise du capitalisme, pour autant il joue un rôle dans le rythme du cycle d'accumulation. Rappelons donc à ce titre que ce qui détermine la valeur du travail, c'est sa durée (l'aspect extensif), son degré d'intensité (la quantité de travail plus ou moins grande qui est fournie), son degré de productivité (c'est-à-dire la quantité plus ou moins grande de produits fournis pour une même quantité de travail). Les capitalistes cherchent à valoriser le plus possible la valeur travail au sein de la production, tout en rémunérant ce travail le moins possible. C'est le principe de l'exploitation, exploitation masquée par l'idéologie dominante. Et la crise du capitalisme réside justement en ce que la part de la valeur-travail au sein de la production diminue avec la modernisation: en fait, moins il y a d'ouvriers employés, moins les capitalistes volent du surtravail aux ouvriers.

C'est la chute tendancielle du taux de profit. Karl Marx explique à ce sujet:

« Le développement de la force productive et l'élévation correspondante de la composition organique du capital permettent de faire fonctionner une quantité de plus en plus grande de moyens de production à l'aide d'une quantité de travail de plus en plus petite, chaque partie aliquote du produit total, chaque marchandise prise à part ou encore chaque portion déterminée de la masse totale des marchandises produites absorbe moins de travail vivant et contient moins de travail matérialisé aussi bien dans l'usure du capital fixe utilisé que dans les matières premières et auxiliaires consommées.

Chaque marchandise singulière recèle donc une somme moindre et de travail matérialisé en moyens de production et de travail nouvellement ajouté dans la production. » (Le Capital, 2, XIII).

Le Capital de Karl Marx n'est pas une oeuvre philosophique, mais elle reste une oeuvre dialectique, et donc Karl Marx, après avoir présenté la chute tendancielle du taux de profit, se demande avec nous de manière dialectique:

« Comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide? Il a fallu que jouent des influences contraires, qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent simplement le caractère d'une tendance. C'est pourquoi nous avons qualifié la baisse du taux de profit général de baisse tendancielle. » (Le Capital, 3, XIV)

Et Karl Marx de nommer comme causes les plus générales:

- augmentation du degré d'exploitation du travail
- réduction du salaire au-dessous de sa valeur
- baisse de prix des éléments du capital constant
- la surpopulation relative
- le commerce extérieur
- augmentation du capital par actions.

Intéressons à l'augmentation du degré d'exploitation du travail. Karl Marx explique que:

« Tout ce qui favorise la production de la plus-value relative par simple perfectionnement des méthodes, comme dans l'agriculture, sans augmentation du capital utilisé, a le même effet.

Ici, il est vrai, le capital constant employé n'augmente pas par rapport au capital variable, si nous considérons ce dernier comme l'indice de la force de travail occupée, mais c'est la masse du produit qui augmente par rapport à la force de travail utilisée. »

Y a-t-il alors un produit dont la masse ait pu être augmentée sensiblement à très faible coût, permettant une intensification capitalistique de la production durant cette période de relative stabilité?

La réponse est oui, et il y en a même plusieurs, qui font que même s'il y a moins d'ouvriers (et donc moins de surtravail volé), le capitalisme se « rattrape » grâce à l'intensification du travail, permettant un accroissement du taux de plus-value arraché sur le dos de la classe ouvrière.

Reprenons les trois éléments déterminant la valeur du travail

- l'aspect extensif;

- le degré d'intensité;
- le degré de productivité.

Et fournissons des exemples concrets, ayant joué un rôle dans le ralentissement de la chute tendancielle du taux de profit.

a)l'aspect extensif

Quand on pense au caractère extensif, on pense traditionnellement à l'agrandissement d'un lopin de terre. Mais c'est erroné, ce n'est pas dialectique. Prenons ici l'exemple concret du sucre: l'aspect extensif n'a pas porté sur la source, mais sur son utilisation.

Si chaque personne en France consomme 35 kilos de sucre par année, c'est en raison de l'utilisation massive et nouvelle du sucre par les capitalistes (dans les soupes, les aliments transformés, les yaourts, les biscuits, des cosmétiques, etc.).

La France étant le premier producteur européen de sucre et le deuxième producteur mondial de sucre de betterave, on voit tout de suite l'intérêt d'une extension du domaine du sucre: en 2007, le chiffre d'affaires des monopoles du sucre était de 3,5 milliards d'euros. En 1960-1961, étaient mises sur le marché 1,385,467 tonnes de sucre blanc. En 2004-2005, le chiffre était passé à 2,180,000.

Évidemment, l'exploitation des pays semi-coloniaux semi-féodaux joue aussi: en 2007 l'Union européenne a importé 2,5 millions de tonnes de sucre! Sont concernés 18 millions d'agriculteurs et 1,8 million d'ouvriers exploités dans 113 pays. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, tout autant que la crise sanitaire causée par le sucre: en 1826, la consommation de sucre en France était de 2 kilos par habitant; en 2007 elle est de 35 kilos!

On voit donc comment les capitalistes ont su étendre leur exploitation de la classe ouvrière grâce au sucre. Cette forme s'est appliquée à un très grand nombre de domaines de la production (les médicaments, les produits chimiques, les emballages, etc...).

b)le degré d'intensité

Les capitalistes jouent bien entendu sur la quantité de travail qui est fourni. Ils tentent de faire en sorte qu'elle soit de plus en plus grande. Voilà ce qui explique pourquoi, malgré qu'il y ait moins d'ouvriers en France ces trente dernières années, la chute tendancielle du taux de profit n'ait pas été vertigineuse. Les capitalistes ont réussi à avoir un accroissement du taux de la plus-value, en faisant en sorte que la valeur du travail des ouvriers grandisse.

Pour cela, ils ont profité de l'automation, de la robotisation, de l'informatique et de l'augmentation des cadences. C'est ce que les capitalistes appellent la «rationalisation» de la production (ou la « démarche

qualité » en langage de gestionnaire) ; tout un ensemble de tâches ont été réorganisé de telle manière à ce que chaque ouvrier soit plus efficace.

Il faut bien voir que les capitalistes ont profité durant toutes les 30 glorieuses, et ce jusqu'à aujourd'hui, de la participation active des syndicats au processus productif. Cela a grandement aidé le capitalisme dans son intégration de la classe ouvrière à ses projets. Les capitalistes ont également profité des expériences au niveau international; ils ont subventionné tout un secteur intellectuel pour analyser et les faire profiter de leurs études (comme par exemple le principe japonais du « kaizen », c'est-à-dire de l'amélioration continue grâce à la participation des travailleurs).

Voilà pourquoi l'histoire des pays capitalistes est si similaire durant les 30 glorieuses, avec dans tous les cas une classe ouvrière majoritairement encadrée par les syndicats et ne se préoccupant pas de révolution mais seulement de gestion (cogestion, autogestion, etc.). La question du pouvoir a disparu derrière la question de l'organisation du travail. Aujourd'hui des syndicats comme SUD ou la CNT sont dans la droite filiation de la CFDT chrétienne des années 1970: pas de politique, mais tout un discours sur la gestion « par les travailleurs » à l'opposé de la gestion « par les patrons », en concurrence en cela avec une CGT participant totalement aux institutions étatiques avec la bourgeoisie.

Ainsi, la chute tendancielle du taux de profit a été temporairement ralenti par l'élévation de l'intensité du travail .

c)le degré de productivité

Ici, tout comme pour le sucre, les capitalistes ont mené une véritable révolution culturelle, combinant en fait l'aspect extensif avec le degré d'intensité. Comment ont-ils fait cela? En fait, le but des capitalistes est de faire en sorte qu'une plus grande quantité de produits soit fourni pour une même quantité de travail. Habituellement, la question des matières premières est simple: quand on un kilo de blé, on un kilo de blé. On peut bien jouer sur le caractère extensif et faire en sorte que le blé soit davantage utilisé (nous l'avons vu dans le cas du sucre), mais on ne peut pas transformer un kilo de blé en plusieurs kilos de blé. Cela existe en fait, comme activité commerciale, par exemple en remplaçant une matière par une autre qui est moins chère (le sucre notamment), afin de rogner les marges. Mais aussi courant que cela soit, cela ne peut pas jouer sur l'ensemble du processus, de par son caractère marginal et sectorisé.

En fait, les capitalistes ont cherché et ont tenté de combiner l'aspect extensif avec le degré d'intensité, c'est-à-dire qu'ils ont tenté de trouver une matière première qui, grâce aux techniques de la rationalisation de la production (fordisme, toyotisme, etc.) se

multiplient comme par magie.

Les capitalistes ont alors trouvé la poule aux oeufs d'or. Et quelle est-elle? Eh bien une poule justement. Les capitalistes ont compris que les animaux étaient vivants et qu'il serait donc possible d'utiliser cette source de production « gratuite » pour un rendement maximum. Les capitalistes ont découvert que si un kilo de blé et un autre kilo de blé n'amenait pas à ce qu'apparaisse un troisième kilo de blé, tel n'était pas les cas pour les animaux.

Ils ont alors généralisé l'utilisation des animaux dans l'industrie: c'est l'apparition d'un côté des gigantesques abattoirs industriels, où l'intensité du travail est énorme, et est combiné avec une productivité en hausse permanente. Et de l'autre côté l'extension de l'utilisation des animaux au delà de l'alimentation pour toute l'industrie (les farines animales, les graisses pour les machines, les pellicules photos, etc...).

Il y a en France 339 abattoirs (en 2000), dont un quart génère les 2/3 de la production; le nombre d'abattoirs a décré de plus de 30% entre 1990 et 2000 en raison de la concentration monopolistique. Les vingt plus grand abattoirs sont même à la base de 47% de la viande!

Pour le veau, ce sont dix abattoirs qui contrôlent 59% de la production! L'abattoir Olympig dans le Morbihan s'occupe de deux millions de porcs par an! C'est-à-dire qu'entre 1980 et 2000, il y a deux fois moins d'abattoirs... Mais 10% de production en plus. Voilà un excellent exemple de gestion de la productivité par les capitalistes.

Et cette productivité tient précisément à la nature particulière des matières premières. Si d'ailleurs culturellement apparaissent aujourd'hui des mouvements de protection animale, ce n'est qu'indirectement en liaison avec leurs ancêtres du 19ème siècle. Il s'agit d'un phénomène nouveau, qui accompagne la généralisation d'un nouveau type de production qu'ont choisi les capitalistes. De fait, entre 1990 et 2007, la consommation mondiale de viande toute espèce confondue est passée de 143 à 271 millions de « tonnes équivalent carcasses. »

Au XIXe siècle la consommation annuelle de viande était en moyenne inférieure à 20 kg par personne en Europe. En 1920, elle passe à 30 kg puis en 1960 à 50 kg. En 2008, on passe à peu près 100 kg de viande par personne et par an (107 kilos en France, 93 en Italie, 136 dans l'Etat espagnol, 107 en Belgique, 88 en Allemagne, etc.).

Il va de soi que cette production est déterminée par les capitalistes et n'est nullement un choix social effectué par les masses. Ce qui est vrai pour la viande l'est tout autant pour le lait, et l'on voit d'ailleurs que les capitalistes font tout pour imposer le lait en Asie (si le lait est très controversé, en Asie son impact sur la santé est connu pour être particulièrement nocif sur les populations locales).

L'argument capitaliste concernant l'élévation du niveau de vie ne fonctionne pas: aux problèmes sanitaires (obésité, maladies cardio-vasculaires, cancers divers...) causés par la viande s'ajoute celle de l'hygiène, en raison de la nature même de la production.

Selon une note de service de la Direction générale de l'alimentation (DGAl), datée du 21 novembre 2007 et diffusée dans la revue Le Point, 42 % des établissements où l'on abat veaux, vaches, cochons... et 46 % des abattoirs de volailles et de lapins sont hors la loi au regard des normes d'hygiène européennes, ce qui signifie que plus de 700 000 tonnes de viandes de boeuf, veau, mouton... et environ 500 000 tonnes de poulets qui, chaque année, sortent d'abattoirs non conformes.

Autres formes de l'augmentation du degré de productivité, l'utilisation des farines animales et la production de viande recomposé (viande mélangée avec une combinaison d'eau, de phosphates et de produits à la « formule secrète ») sont la cause de problèmes sanitaires incommensurables.

A cela s'ajoute le problème écologique: la production des aliments concentrés pour l'élevage et l'élevage lui-même monopolisent aujourd'hui 78% des terres agricoles mondiales. A cela s'ajoute la production de déchets inabsorbable par la planète (les tonnes de déjections des cochons par exemple). Un des problèmes qui fait partie des contradictions inhérentes au capitalisme.

Ainsi donc, le passage de la production de viande de 75 millions de tonnes à 265 millions de 1961 à aujourd'hui est clairement lié à l'intensification gérée par les capitalistes, dans leur bataille pour le profit. Une tendance qui ne s'arrête pas: à l'horizon 2050 les capitalistes pensent que leur production atteindra 465 millions de tonnes.

Mais ces solutions entreprises par les capitalistes et résumées ici ne font que ralentir la chute tendancielle du taux de profit, pour même l'accélérer après: la formidable croissance du Capital se heurte aux contradictions insolubles qui le travaille: le capital n'utilise la production que pour s'agrandir, sa mise en valeur étant le point de départ et le point final.

Sa mise en valeur passant par le « développement inconditionné de la productivité sociale », elle affronte la classe ouvrière, qui est la classe la plus exploitée dans le mode de production capitaliste (les animaux dans le cadre de l'industrie n'étant pas « exploités » mais utilisés, ils ne forment pas une classe sociale, mais une catégorie opprimée, à l'instar d'une nation par exemple).

Les capitalistes s'imaginent que par les gains de productivité ils peuvent réduire la dimension de la classe ouvrière dans le cadre du processus productif – une erreur fatale, la pierre qu'ils soulèvent étant trop lourde pour eux. Ainsi, la crise, loin d'être évitée, n'a donc été que repoussée. L'accumulation du capital durant les 30 glorieuses n'a fait que renforcer la tendance aux monopoles et n'est que le prélude à la révolution socialiste. ■



Poème retrouvé sur Guy Môquet le jour de son arrestation le 15 octobre 1940.

« Parmi ceux qui sont en prison
Se trouvent nos 3 camarades
Berselli, Planquette et Simon
Qui vont passer des jours maussades
Vous êtes tous trois enfermés
Mais Patience, prenez courage
Vous serez bientôt libérés
Par tous vos frères d'esclavage
Les Traîtres de notre pays
Ces agents du capitalisme
Nous les chasserons hors d'ici
Pour instaurer le socialisme
Main dans la main Révolution
Pour que vainque le communisme
Pour vous sortir de la prison
Pour tuer le capitalisme
Ils se sont sacrifiés pour nous
Par leur action libératrice »



Clausewitz ou Mao Zedong?

Clausewitz, officier prussien du début du 19ème siècle, est-il le théoricien de la guerre populaire? Ou bien s'agit-il de Mao Zedong, dirigeant communiste ayant synthétisé la pratique des masses populaires et l'expérience du mouvement communiste international?

Telle est la question que pose implicitement l'ouvrage « Clausewitz et la guerre populaire », de T. Derbent et publié aux éditions Aden de Belgique. L'ouvrage en question est très clair à ce sujet: Mao Zedong n'est qu'un lointain successeur à Clausewitz, et encore ne vaut-il pas le vietnamien Giap, le même auteur étant à l'origine de l'opuscule « Giap et Clausewitz. » Il va de soi que la thèse de Derbent est absolument intolérable et montre une confusion absolue entre la révolution de type nationale telle qu'elle a pu se présenter au 19ème siècle et la révolution socialiste ou de nouvelle démocratie telle qu'elle se présente au 20ème siècle.

Et de fait, la thèse de Derbent sur Giap montre bien comment la révolution vietnamienne n'a en fait pas été une révolution démocratique, mais seulement une révolution de type nationale, c'est-à-dire visant à repousser l'envahisseur mais sans essentiellement toucher à la base sociale du pays. Présentons d'abord clairement les faits en ce qui concerne la théorie de Clausewitz et ses différences avec le marxisme-léninisme-maoïsme.

Selon Clausewitz, « la guerre n'est rien d'autre qu'un duel à une plus vaste échelle... un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. » Or, tel n'est pas du tout le point de vue communiste. La guerre populaire ne vise nullement à « contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. » Il s'agit d'anéantir l'adversaire, ce qui est largement différent, et c'est d'ailleurs ce qui justifie la critique du révisionnisme népalais: au Népal la guerre populaire n'est pas allée jusqu'au bout et s'est contentée de faire pression sur l'Etat, pour que celui-ci abandonne sa forme monarchique et intègre les partisans de Prachanda.

De la même manière, Clausewitz n'a aucunement une interprétation matérialiste au sujet des protagonistes de la guerre; il dit au sujet de celle-ci: « elle est toujours la collision de deux forces vives. » Là encore, ce n'est nullement communiste. Selon la loi universelle de la contradiction, le nouveau l'emporte sur l'ancien, et il ne s'agit ainsi nullement de deux « forces vives », mais d'une force nouvelle et donc fragile mais néanmoins en pleine expansion, faisant face à une force ancienne et encore forte mais en voie de désagrégation.

Louis Aragon, extrait de Front rouge

Pliez les réverbères comme des fétus de pailles
Faites valser les kiosques les bancs les fontaines
Wallace
Descendez les flics Camarades descendez les flics
Plus loin plus loin vers l'ouest où dorment
les enfants riches et les putains de première classe
Dépasse la Madeleine Prolétariat
Que ta fureur balaye l'Élysée
Tu as bien droit au Bois de Boulogne en semaine
Un jour tu feras sauter l'Arc de triomphe
Prolétariat connais ta force
connais ta force et déchaîne-la
Il prépare son jour il attend son heure sa minute la
seconde
où le coup porté sera mortel et la balle à ce point sûre
que tous les médecins social-fascistes
Penchés sur le corps de la victime
Auront beau promener leur doigts chercheurs sous la
chemise de dentelle
ausculter avec les appareils de précision son cœur
déjà pourrissant
ils ne trouveront pas le remède habituel
et tomberont aux mains des émeutiers qui les
colleront au mur
Feu sur Léon Blum
Feu sur Boncour Frossard Déat
Feu sur les ours savants de la social-démocratie
Feu feu j'entends passer
la mort qui se jette sur Garchery
Feu vous dis-je
Sous la conduite du parti communiste
SFIC
Vous attendez le feu sous la gâchette
Que ce ne soit plus moi qui vous crie
Feu
Mais Lénine
Le Lénine du juste moment

Pour cette même raison, Clausewitz se situe en-dehors du matérialisme en mettant en avant « l'aléatoire et la probabilité », car ces critères n'ont de sens que si les deux protagonistes ont la même nature, thèse qui est la sienne mais qui est contraire à la dialectique.

De fait, Clausewitz est le théoricien essentiel de la bourgeoisie et de sa vision de la contre-insurrection, car il prône une ligne souple, capable de s'adapter à des formes toujours changeantes, c'est-à-dire qu'il exprime ici la théorie bourgeoise tentant de faire face à quelque chose d'imprévisible et de non-compréhensible, caractéristiques en effet de la guerre populaire pour la bourgeoisie.

Quand Clausewitz affirme que « la guerre est l'activité humaine qui ressemble le plus à un jeu de cartes », cela correspond exactement au maximum que la bourgeoisie peut atteindre: elle peut se confronter à la guerre populaire, mais elle ne peut pas la comprendre, cela pour des raisons historiques. Voilà pourquoi Clausewitz explique « la guerre populaire comme quelque chose de vaporeux ne doit se condenser nulle part en un corps solide.»

La guerre populaire c'est au contraire l'exact inverse: c'est la condensation matérielle du mouvement historique porté par le prolétariat. Voilà pourquoi la guerre populaire est prolongée, réalité qui n'est absolument pas abordée par T. Derbent dans ses deux ouvrages qui présentent en fait la lutte armée comme une « technique » neutre. Selon le marxisme-léninisme-maoïsme, la guerre populaire a un caractère prolongé de par la nature de son combat (le nouveau contre l'ancien), nature se concrétisant matériellement selon les conditions concrètes du pays.

Ainsi, T. Derbent attribue une valeur essentielle à la victoire de Dien Bien Phu, considérée comme un modèle de « bataille décisive » de la théorie de Clausewitz, c'est-à-dire démoralisant l'ennemi et le forçant à abandonner. Mais la victoire de Dien Bien Phu, selon le matérialisme, ne saurait présenter un caractère « à part », l'objectif étant la prise du pouvoir dans tout le pays. On voit ici toute la différence entre la conception communiste telle qu'elle a existé en Chine, et celle qui a prédominé au Vietnam et ayant amené finalement ce pays à devenir un satellite du social-impérialisme russe.

La révolution chinoise était une révolution démocratique, devenant à sa victoire une révolution socialiste, alors qu'au Vietnam la lutte était considérée comme une « révolution nationale ». Dans l'ouvrage de Derbent, Giap répond ainsi à la question de savoir quel

est le facteur politique: « Tout d'abord le patriotisme, le sentiment national, la volonté de libérer le pays. Notre révolution est d'abord nationale. Elle est ensuite démocratique. Notre Parti a déclenché la révolution agraire en pleine guerre. » Cette conception est très exactement celle du Parti Communiste en France durant la seconde guerre mondiale impérialiste, et celle de Prachanda au Népal.

Elle est également celle de l'IRA en Irlande, où Derbent salue la ligne comme quoi la ligne ne serait pas de chasser l'armée anglaise mais de faire en sorte que la bourgeoisie britannique décide de se désengager d'Irlande!

Derbent comprend d'ailleurs la lutte vietnamienne et la salue pareillement, sans voir que dans ce cas il n'y pas eu de révolution démocratique, mais simplement une « révolution nationale » du type de celle du 19ème siècle, libérant le pays militairement mais aucunement socialement, comme le montre d'ailleurs pareillement la révolution kémaliste en Turquie, la révolution iranienne de 1979, etc.

De fait, aujourd'hui en Afghanistan les Talibans ont exactement cette ligne consistant en la « guerre d'usure » poussant les troupes à partir en raison du trop grand coût de la guerre. Cette conception est fautive car elle oublie la nature des pays semi-coloniaux semi-féodaux; cette conception nie purement et simplement l'expérience historique ayant montré que les pays opprimés par l'impérialisme sont quasiment tous devenus formellement « indépendants » et n'ont pas de troupes étrangères sur leur sol, tout en restant enchaînés à leur condition d'opprimé, leur nature étant précisément semi-colonial semi-féodal.

Voilà pourquoi la guerre populaire n'a rien à voir avec la conception anti-matérialiste de Clausewitz, et pourquoi la ligne militaire du Parti Communiste du Pérou explique:

« C'est une loi que la contre-révolution - pour écraser la révolution - déchaîne des campagnes d'« encerclement et d'anéantissement » contre chaque unité de l'Armée Populaire de Guérillas, ou contre les Bases d'appui. Les opérations de l'Armée Populaire de Guérilla prennent la forme de contre-campagnes et le Président Mao établit neuf mesures pour écraser une campagne d'encerclement et d'anéantissement: 1) La défense active; 2) la préparation d'une contre-campagne; 3) la retraite stratégique; 4) la contre-offensive stratégique; 5) le début de la contre-offensive; 6) la concentration des forces; 7) la guerre de mouvement; 8) la guerre de décision rapide; et 9) la guerre d'anéantissement. »

Lis, imprime, diffuse
Révolution
sur papier recyclé !

Union des Révolutionnaire Communistes (marxistes-léninistes-maoïstes) du Chili

L'«homme nouveau» et le rôle de l'individu dans l'histoire (décembre 2008)

L'idée de « l'homme nouveau » est un thème largement diffusé en Amérique Latine. Les conceptions castro-guévaristes qui la promeuvent ont enchanté romantiquement beaucoup de jeunes, surtout les générations des années 1960-70, mais aussi les générations actuelles. En général, cette idée, commençant pour un temps par être inspiratrice d'engagement et d'abnégation pour la cause du peuple, finit par provoquer son contraire : de la déception et des morts. De la déception, car est suivi un modèle idéal abstrait impossible à atteindre, celui du « guérillero héroïque »; et des morts, parce que ceux qui ont tenté de développer la révolution en suivant l'idée castro-guévariste du foyer de guérilla ont toujours fini par se faire dépasser par la contre-révolution se matérialisant en meurtres, razzias, massacres. Tout ceci a mené certains à la pensée que la révolution est irréalisable si l'on ne peut pas compter sur ces « hommes nouveaux ». Lénine au contraire, l'un des grands dirigeants [jefatura] les plus reconnus du socialisme scientifique, expliquait qu'il ne fallait attendre aucun type d'homme d'exception pour faire la révolution, et qu'il fallait simplement partir des personnes existantes, en chair et en os.

Ce ci nous amène à la question suivante : ce concept « d'homme nouveau » fait-il partie du patrimoine du mouvement

communiste international et spécifiquement du Socialisme Scientifique, ou est-il au contraire un concept imprécis, ambigü et largement dépassé par les grands dirigeants [jefaturas] que sont Marx, Lénine, Staline et Mao Zedong?

Répondre à cette question implique de pénétrer au coeur de la conception marxiste du rôle de l'individu dans l'histoire. Cet individu, cependant, n'est pas un être abstrait, mais un être social qui possède une position de classe, des intérêts et tient une position dans la lutte des classes. Les commentaires qui suivent visent à connaître la place et les tâches historiques qui reviennent à l'individu.

Le rôle de l'individu dans l'histoire

Dans l'historiographie traditionnelle bourgeoise, seuls les grands personnages, hommes d'Etat, militaires, apparaissent ou figurent en tant qu'artisans de l'humanité, hommes d'exception et remplis de vertus, à l'image de Napoléon ou de Pierre le Grand, entre autres. Toutefois, l'histoire est construite matériellement par les classes populaires, ce qui est spécifiquement le cas de la Classe Ouvrière moderne, par le truchement du travail. Que serait l'armée de Napoléon sans les canons, les aliments, les balles, les vêtements et les hommes, qui ont tous surgi des

classes populaires?

Avec l'avènement du Socialisme Scientifique, les masses ont gagné la conscience d'elles-mêmes et pour elles-mêmes, en développant une politique indépendante de celle de la classe dominante. Elles en ont fini ainsi avec leur longue léthargie qui les avait réduites à l'état de simples spectatrices de l'histoire, en tant que «multitude aveugle qui errait dans les ténèbres et sans horizon», comme nous le disait Staline. La Commune de Paris, la Révolution d'Octobre, la Révolution Chinoise ne furent pas menées par une armée d'hommes d'exception, mais par les larges masses, par les masses les plus méprisées.

C'est ainsi que l'Idéologie Scientifique opposa très tôt ses propres définitions à celles de la bourgeoisie, en affirmant : les masses font l'histoire; pour atteindre leur libération, elles ne doivent pas impulser une politique conciliatrice, mais une politique visant la conquête du pouvoir au moyen de la violence révolutionnaire, en opposant à l'Etat bourgeois et ses instruments l'idéologie prolétaire, le parti de cadres et la guerre populaire. Pour le camp du travail, la conséquence de la propriété privée, c'est la violence. Celle-ci, tout au long de l'histoire n'a été saisie que dans les mains de quelques uns, dans les mains de la classe dominante.

Cette classe, pour conserver ses privilèges et son pouvoir, recourt à ses propres instruments de violence que sont l'Etat bourgeois et l'Armée bourgeoise.

C'est pour cette raison qu'on doit opposer au pouvoir réactionnaire un pouvoir révolutionnaire, car d'après Marx, «une puissance matérielle ne peut être abattue que par une puissance matérielle, mais la théorie elle aussi se transforme en puissance matérielle dès lors qu'elle s'empare des masses». Ainsi, les grands changements n'ont lieu que de manière violente, par la violence révolutionnaire.

Il existe donc deux grands pouvoirs sur la terre : l'un organisé, dominant, et l'autre qui reste à organiser, surtout dans notre pays. Pour organiser le nouveau pouvoir, il faut recourir aux masses. D'après Lénine, les masses se divisent en classes, et pour défendre leurs intérêts, les classes ont développé des instruments, les partis. Ces partis sont dirigés par des groupes plus ou moins stables, par exemple la bourgeoisie lève des partis de masses, destinés prioritairement à promouvoir ses personnalités les plus riches ou importantes dans les élections (crétinisme parlementaire).

De son côté, le prolétariat développe des partis conspiratifs, et ceux-ci développent dans la lutte politique des agitateurs, des organisateurs, des propagandistes, des chefs et des grands dirigeants. En ce qui concerne les grands dirigeants, il s'agit de commandants qui ont fait leurs preuves professionnellement ou qui se sont préparés et instruits tout au long d'une longue pratique. Ils ne sont pas simplement ceux qui ont été élus pour assumer les charges de direction, ils sont les membres ayant le plus de prestige, d'influence et d'expérience, c'est-à-dire qu'ils se sont forgés dans la lutte de classes en recevant la reconnaissance des masses. Aussi bien Marx que Lénine,

Staline et Mao ont compris qu'il y a également un processus non-homogène dans les classes populaires (dans les masses ou dans le peuple) où l'on rencontre des secteurs avancés, intermédiaires et arriérés, pour ce qui est du niveau idéologique.

C'est pour cette raison que Lénine travailla d'arrache-pied à ce que les processus révolutionnaires aient à leur tête les secteurs d'avant-garde, c'est-à-dire la classe ouvrière en tant que direction - et la paysannerie comme force principale d'après Mao Zedong - et soient dirigés par un état-major, le parti communiste, composé des éléments les plus avancés de la classe. Dans cette perspective, les cadres à l'intérieur du parti ont pour tâche de convaincre les éléments les plus arriérés des secteurs populaires, travailler parmi eux, élever leur conscience politique et ne pas s'isoler d'eux. De cette manière, tout communiste doit s'intégrer dans les organisations de la classe, et pour cela il doit partir des réalités.

On ne peut pas construire la démocratie nouvelle et ensuite le socialisme avec un matériel humain abstrait créé par nous-mêmes, mais avec le matériel que nous a légué le capitalisme. Tel est le point de départ.

L'homme nouveau et le rôle de l'idéologie prolétaire

Les trois sources et parties constitutives de l'idéologie prolétaire sont constituées par la Philosophie, l'Economie Politique et le Socialisme Scientifique. L'idéologie communiste tente de refléter le monde, de l'interpréter pour ensuite transformer révolutionnairement la réalité, en adoptant à cette fin la position de classe du prolétariat. Le surgissement du Socialisme Scientifique et son développement en MLM a eu pour signification que pour la première fois dans

l'histoire, les opprimés ont pu compter sur une théorie qui reflétait fidèlement leurs intérêts.

Toutefois, ni dans le capitalisme ni dans le socialisme on ne peut parler d'un individu ayant une formation communiste complète. Les hommes possèdent des contradictions, l'un se divise en deux, la pensée de chaque personne a un côté obscur et un autre qui est clair. A l'intérieur d'un sujet existent des conceptions bourgeoises, celles-ci ne peuvent être atténuées que par l'idéologie, unie à la pratique révolutionnaire et collective, renforçant ainsi le pôle révolutionnaire que nous avons tous.

Dans la conception communiste, le terme « homme nouveau » fut employé par Staline dans le sens des aptitudes nécessaires qui devaient être celles des nouvelles générations, touchant à la formation technique pour le développement de la grande industrie en URSS. Ceci veut dire que c'est un terme qui a son sens dans la construction socialiste. Cependant, le concept a acquis sa plus grande « popularité » avec le commandant Che Guevara. Mais avec Guevara, le concept change de signification, et garde aujourd'hui ce rapport avec les qualités supposées que doit posséder un individu, dans ce cas un révolutionnaire, quelles que soient les conditions avant la révolution, et après elle, dans le cours du processus de construction du socialisme. Guevara possède une conception idéaliste, romantique pour ce qui touche au rôle de l'individu dans l'histoire, puisqu'il sépare la guérilla des masses, la personnalité ou le révolutionnaire des secteurs populaires, ces derniers étant mis en position subordonnée, avec une participation reléguée à un rôle secondaire. C'est ainsi que dans l'étape de la lutte guérillera telle que définie par Guevara, il nous est dit qu'il y a deux environnements distincts et séparés : d'un côté se tiendrait la guérilla, et d'un autre les masses,

ces dernières étant endormies, mais prêtes à être mobilisées par l'exemple de la guérilla. On suppose que cet exemple génère les conditions subjectives ou la conscience qui mène la masse à se rebeller et « se prolétarianiser ».

De cette façon est mise en avant l'idée que la seule existence d'un groupe d'hommes bien préparés suffit à faire la révolution, au moyen du développement du foyer de guérilla et avec l'idée que c'est la participation à la guérilla qui forge « l'homme nouveau », à la marge des masses. Pour Guevara, « l'homme nouveau », dès le début de son action guérillera constitue un « germe de socialisme » et développe de nouvelles valeurs de justice, d'amour et d'humanité. D'après Guevara, « le révolutionnaire authentique est guidé par des grands sentiments d'amour. Il est impossible de concevoir un révolutionnaire authentique dépourvu de cette qualité », et ajoute-t-il, « il faut posséder une forte dose d'humanité, une forte dose de sentiment de justice et de vérité... il faut stimuler les masses avec notre exemple. » Les nouvelles valeurs et idéaux de Guevara peuvent-ils exister sans une base matérielle qui les soutienne? Car tant que subsiste le capitalisme, l'idéologie dominante est celle de la bourgeoisie, en tant que reflet du mode de production bourgeois.

Le plein développement de l'idéologie prolétarienne ne sera possible que s'il existe un contrôle du mode de production dominant, puisque la culture est le reflet, en dernière analyse, du mode de production.

Pour transformer cette base matérielle, la seule voie est de placer la politique prolétarienne au poste de guide de cette édification. Pour cette raison, la voie individuelle proposée par Guevara pour devenir révolutionnaire, dans les conditions où domine encore le vieux pouvoir, doit être remplacée par des instruments, le parti en

premier lieu, chose qui dans la conception de Guevara n'a pas lieu d'être.

Seul le parti en tant que système d'organisations donne des garanties pour le développement et le maintien de l'idéologie. Au sujet du processus de prolétarianisation de la pensée, ou de la stimulation des masses par l'exemple, reste la question : la justice doit-elle être rendue par un général en chef ou par les masses? Doit-on montrer aux masses comment rendre la justice? Est-ce ainsi qu'elles réussiront leur prolétarianisation?

A l'opposé de ce que pense Guevara, le développement de la prolétarianisation ne pourra être possible que si les masses s'organisent et se constituent en pouvoir, rendent la justice et administrent des zones, construisent la démocratie nouvelle, le socialisme et consolident le processus en conjurant la restauration au moyen de Révolutions Culturelles.

En synthèse, le terme d' « homme nouveau » ne rend pas compte des caractéristiques que doit posséder un communiste ni des tâches qu'il doit accomplir. Ce terme ample empêche d'assigner des tâches et de comprendre quelles classes sont chargées de maintenir vivante la révolution, c'est-à-dire qui sont avant-garde et direction. Dans la conception guévariste, il n'y a pas de compréhension de ce que sont les grands dirigeants ni de leur rapport avec les masses, pas plus que n'existent état-major et parti conspiratif à caractère de masses.

C'est ici que Guevara insère le thème de la subjectivité, de l'exemplarité de la guérilla, à la place d'un système d'organisations liées aux trois instruments de la révolution : Parti, front, Armée populaire.

D'autre part, il n'y a pas d'analyse de classes qui dise quelle sont leurs caractères et les tâches qu'elles doivent accomplir dans la Démocratie Nouvelle comme dans la construction socialiste. Pour cette

raison, il n'y a pas de commandement et de guide. Et ainsi, dans la catégorie du prétendu « homme nouveau », peuvent entrer en contrebande des êtres des variétés les plus diverses, des classes et des intérêts les plus divers, amenant ainsi un danger pour l'hégémonie des intérêts du prolétariat et pour cette raison, un danger pour le triomphe de la révolution. Chez Guevara existe une forme gauchiste qui va avec un contenu essentiellement réactionnaire. Ses critiques de l'URSS pendant la décennie 1960 sont pusillanimes, étant donné qu'il lutte pour les stimulants moraux et critique la vente d'armes par le social-impérialisme, dans un contexte où commence le démontage de la base socialiste de l'URSS à la suite de la prise du pouvoir par le révisionnisme en 1956 avec Khrouchtchev à sa tête. Les stimulants matériels, la décentralisation des usines et le fait qu'elles sont rendues responsables de leurs bénéfices et pertes, fait que la vente d'armes se transforme en un commerce de plus du social-impérialisme. Cependant, Guevara ne voit pas cela et ne critique pas le révisionnisme, ne rend pas compte de l'usurpation du pouvoir soviétique par cette nouvelle bourgeoisie. L'homme nouveau ne comprend pas le processus de restauration capitaliste ni comment l'éviter.

Les dangers de la restauration

Mao Zedong met de l'insistance à nous signaler les dangers de la restauration capitaliste. Au niveau général, avant et après la révolution - dans la construction du socialisme - il existe aussi des contradictions de classes et des luttes de classes, une lutte entre la voie socialiste et le danger de restauration capitaliste, et c'est pour cette raison que dès la prise du pouvoir le processus doit être dirigé par les classes les plus avancées, à savoir : la classe

ouvrière et la paysannerie, avec la dictature du prolétariat en tant que seul moyen d'éviter la restauration capitaliste. La bourgeoisie renversée militairement cherche à retrouver son paradis perdu et pour cela conspire, s'affaire et promeut les préjugés et les vieilles idées, culture, habitudes et coutumes héritées de la vieille société, et elle le fait spécialement du dedans-même du parti communiste et des organes de direction étatiques. Ceci oblige les ouvriers à entrer dans le domaine de la superstructure, dans laquelle s'enkystent les agents de la restauration du capitalisme et les manifestations les plus enracinées de la vieille classe dominante.

Le prolétariat doit exercer sa direction, mais surtout sa dictature dans ce terrain peu labouré de la lutte des classes, en diminuant pas à pas la division du travail manuel-intellectuel, la division ville-campagne, en abolissant les méthodes bourgeoises d'enseignement, en promouvant le critère politique sur le critère technique et en défendant son programme maximum et minimum, avec la compréhension que la politique comme expression concentrée de l'économie ne fait pas que refléter la réalité, mais agit aussi sur elle, en la transformant.

Voilà pourquoi la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne accomplit la mission d'alerter les masses du danger de restauration; la lutte des classes continue après la prise du pouvoir, y compris dans les organisations ouvrières, et dans le parti il continue d'y avoir la lutte entre la conception bourgeoise et la conception prolétarienne. Ainsi donc, les masses, les hommes et les femmes doivent rester en alerte, mobilisées pour approfondir et consolider la révolution. Pour les communistes, il est important de se lier aux masses, et s'il n'est pas organisé, un communiste ne peut pas l'être. Pour le communiste, l'action politique organisée, de masses, systématisée par le parti, est l'expression la plus concentrée des intérêts de la classe, ce travail se constituant une véritable école politique. A l'intérieur de ses organisations, il doit promouvoir le centralisme démocratique et la lutte de lignes, combattre les formes bureaucratiques, le sectarisme et le subjectivisme qui l'éloignent des masses, et se lier à elles, en contribuant à toujours élever leur conscience tout en se gardant de l'arrogance petite-bourgeoise et en adoptant un style de vie simple et austère. ■



Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. On ne saurait trop insister sur cette idée à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites de l'action pratique va de pair avec la propagande à la mode de l'opportunisme. Pour la social-démocratie russe en particulier, la théorie acquiert une importance encore plus grande pour trois raisons trop souvent oubliées, savoir : Tout d'abord, notre Parti ne fait encore que se constituer, qu'élaborer sa physionomie et il est loin d'en avoir fini avec les autres tendances de la pensée révolutionnaire, qui menacent de détourner le mouvement du droit chemin.

Ces tout derniers temps justement, nous assistons, au contraire (comme Axelrod l'avait prédit depuis longtemps aux économistes), à une recrudescence des tendances révolutionnaires non social-démocrates.

Dans ces conditions, une erreur « sans importance » à première vue peut entraîner les plus déplorables conséquences, et il faut être myope pour considérer comme inopportunes ou superflues les discussions de fraction et la délimitation rigoureuse des nuances. De la consolidation de telle ou telle « nuance » peut dépendre l'avenir de la social-démocratie russe pour de longues, très longues années.

Deuxièmement, le mouvement social-démocrate est, par son essence même, international. Il ne s'ensuit pas seulement que nous devons combattre le chauvinisme national. Il s'ensuit encore qu'un mouvement qui commence dans un pays jeune ne peut être fructueux que s'il assimile l'expérience des autres pays.

Or pour cela il ne suffit pas simplement de connaître cette expérience ou de se borner à recopier les dernières résolutions : il faut pour cela savoir faire l'analyse critique de cette expérience et la contrôler soi-même. Ceux qui se rendent compte combien s'est développé le mouvement ouvrier contemporain, et combien il s'est ramifié, comprendront quelle réserve de forces théoriques et d'expérience politique (et révolutionnaire) réclame l'accomplissement de cette tâche.

Troisièmement, la social-démocratie russe a des tâches nationales comme n'en a jamais eu aucun parti socialiste du monde. Nous aurons à parler plus loin des obligations politiques et d'organisation que nous impose cette tâche : libérer un peuple entier du joug de l'autocratie. Pour le moment, nous tenons simplement à indiquer que seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde peut remplir le rôle de combattant d'avant-garde.

Lénine, Que faire ? (Automne 1901-février 1902)